

Marc Molinier

PARADIS BLANC



Toulouse ne doit pas tomber -II-

Extrait de : Paradis blanc

Chapitre 1

Marcel

J'ai beau me dire
Que c'est comme ça
Que sans vieillir
On n'oublie pas
Quoi que je fasse
Où que je sois
Rien ne t'efface
Je pense à toi
Et quoi que j'apprenne
Je ne sais pas
Pourquoi je saigne
Et pas toi
Jean Jacques Goldman

Ça n'était pas humain. C'était revenu. Ils n'étaient pas humains. Et personne ne semblait se lever contre. Tout le monde trouvait ça normal. En sortant vers le parc, sur son fauteuil roulant, Marcel Piquemal ressentit le froid humide de l'hiver toulousain. Il n'était pas comme les autres, ce satané froid. Il n'était même pas froid d'ailleurs. C'était cette humidité qui s'insinuait par tous les trous du manteau, du pantalon, du cache-col et broyait la peau qui vous restait sur les côtes. Faut dire qu'à quatre-vingt-quatorze ans et demi, Marcel avait du sang de navet, incapable de réchauffer sa carcasse. En plus, depuis son infarctus et depuis que les enfants l'avaient placé dans ce joli petit centre de rééducation cardio-vasculaire, en plein cœur de la petite ville banlieusarde de Saint-Orens de Gameville, le truc le plus gras qu'il mangeait, c'était du bouillon de poireaux. Un globule rouge tous les vingt litres. Ce n'était pas avec ça qu'il allait pouvoir lutter contre le froid ! On aurait dit que les médecins

voulaient purger les millions de cigarettes fumées depuis ses douze ans, les litres de piquette et de gnôle ingurgités pour se donner du courage, les quinaux de jambon et de saucisson pour se donner du cœur. Ce n'était pas à la fin de sa vie qu'on pouvait absoudre tous les péchés entreposés dans les veines ariégeoises de Marcel. Bah, s'il n'était pas mort jusque-là, c'est que ça ne devait pas être bien grave de manger le gras du jambon. Pas plus que de tuer des Allemands.

Marcel était content que ce soit la petite Fanny qui vienne promener son portable et accessoirement Marcel sur son fauteuil roulant, dans le parc derrière la clinique. Elle n'était pas, comme la sculpturale Célia, la plus jolie des aides-soignantes. Sa promeneuse du jour était un peu boulotte, les traits moins fins que Célia et quelques boutons sur le visage. Au moins Fanny ne lui fendrait pas le cœur. C'était un garçon fragile Marcel avec la gent féminine de vingt ans. Il préférait Fanny, parce qu'avec elle, au moins, on pouvait parler de temps en temps, quand il n'y avait rien d'intéressant sur l'écran de son téléphone. Avec Célia, il n'avait que l'image, pas le son.

Putain de froid. Marcel sentait qu'il aurait du mal à articuler tant la peau de ses joues, momifiée par le temps, était prise par le gel. La speakerine de la météo avait annoncé deux degrés sur Toulouse. Le temps d'antan.

- On ne va faire qu'un tour du parc aujourd'hui Monsieur Piquemal, dit gentiment Fanny tout en scrollant sur son écran. Il fait très froid. Mais nous allons tout de même marcher vingt pas avant de rentrer. Le kiné a demandé vingt pas.

L'accent toulousain très prononcé de Fanny lui rappelait sa jeunesse dans l'Ariège. Dans le Sud, on avait plus de lettres par mot que dans les autres régions, on n'était pas économe avec la voyelle. Ces intonations méridionales le ramenaient vers ses quatorze ans, lui, les moissons, les copains, la transhumance et l'été en montagne pour se faire quelques francs. La famille aussi. Le bonheur éternel. Et puis sans qu'on ne comprenne pourquoi, ni comment, les plus vieux des copains qui partent faire la guerre à l'autre bout de la France pour arrêter les schleus. Marcel, lui, est trop jeune. Alors il reste. Avec les vieux et les femmes. Ça dure une éternité de quelques semaines et certains rentrent au Pays du Sabarthès, à Tarascon, à Albiès, aux Cabannes, à Aston. Mais beaucoup ne rentrent pas, certains sont

prisonniers, parfois estropiés, beaucoup trop sont morts. Trois ans plus tard, les Allemands sont à Toulouse, à Foix, à Tarascon, à Pamiers. Marcel, avec son adolescence perdue et ses copains qui y resteront coincés pour l'éternité, prend le maquis sur le plateau de Beille, avec quelques autres. Armés de vieux fusils de chasse, de couteaux, se nourrissant au début de gibier et de cueillette. Bientôt, des bergers oublieront dans leurs cabanes un fromage, un jambon, du pain et cette piquette qui les avaient bercés. Faut tenir, l'hiver sur le plateau de Beille, même dans une cabane de berger ou dans un igloo. Il n'y a pas de thermomètre mais on se les gèle. Au sens littéral. Le gras du jambon, tu le manges, tu ne fais pas comme ces Toulousains de la ville qui l'écartent de la pointe dédaigneuse du Laguiole. Avec tes cinquante-trois kilos tout gelé, tu pèses moins que le sanglier que tu aimerais tuer pour passer l'hiver, tu crèves tellement la dalle que tu mangerais les cailloux ou l'écorce des arbres. Parfois, il faut redescendre, la nuit, amener un camarade à Tarascon parce qu'il a les doigts de pieds qui sont tous collés entre eux par le gel. Un autre tousse tellement qu'il est trop dangereux de le garder. Trop bruyant et puis faut le soigner. Et puis parfois, il y a les camions allemands qui montent de la vallée. Parfois on s'enfonce dans la forêt, au plus profond, là où les camions n'iront jamais. Parfois, on les attend dans un virage du col. On tire à travers les parebrises et les bâches. Peut-être qu'on en a tué un ou deux mais on s'enfuit avant qu'ils ne puissent riposter avec leurs saloperies de Walther ou leur Sturmgewehr. Et après, on se creuse la tête autant que l'estomac pour savoir comment faire pour leur pourrir la vie au maximum, sans perdre de copains.

Les hivers 1942 et 1943 sur le plateau de Beille, avec des températures négatives à deux chiffres, n'avaient pas attaqué la santé de Marcel Piquemal mais maintenant, un petit deux degrés et le voilà transi. Après la guerre, le temps était passé comme un éclair. Chienne de vieillesse qui vous cueille jeune. Mais Marcel se plaindrait plus tard. Il y avait urgence, au point qu'il fallait même reporter le rendez-vous programmé avec la mort un de ces quatre. Quelque chose de plus important que de crever le turlupinaut depuis ce matin. Comme chaque jour, les infirmières, en arrivant pour vérifier ses constantes à six heures trente du matin, avaient appuyé sur le bouton de la télécommande et allumé le téléviseur. Comme pour accélérer son

trépas, ces grosses nouilles. Mais là, cela avait eu l'effet inverse. Tous les matins, les nouilles imposaient aux yeux de Marcel, une chaîne d'information continue, sur laquelle deux journalistes, un homme et une femme, racontaient toutes les misères que les hommes faisaient à leurs congénères. Pas grand-chose n'avait changé depuis les années cinquante, certains volaient l'argent des autres, il fallait le dire, avec bien moins de classe que dans le temps. Certains mentaient. Certains tuaient. Certains violaient. Certains gagnaient des matchs avec diverses sortes de ballons ou de raquettes. Rien de nouveau sous les lampes à diodes de la chambre de Marcel. Sauf que ce matin-là, on raconta que des types avec des uniformes noirs et des croix celtiques avaient défilé dans les rues de Lyon, en chantant à la gloire des temps passés et de leur paradis consanguin perdu. Sur les images, certains lançaient des saluts nazis. Heureusement que l'infirmière avait déjà pris la tension de Marcel, sinon elle aurait probablement appelé un prêtre pour l'extrême onction.

À travers la petite lucarne cathodique, Marcel plongea dans le passé. Juin 44, la nouvelle du débarquement allié en Normandie était partout. Le maquis du Plateau de Beille, comme tous les maquis d'Ariège, associés avec des résistants espagnols, juifs, communistes, antifas italiens, revigorés par l'idée d'une victoire prochaine, poursuivirent les régiments allemands occupant l'Ariège jusqu'à Toulouse. Le 19 Août, la ville était libérée. Le prix du sang avait été exorbitant des deux côtés. Les derniers camarades de Marcel, devenu caporal, ceux qui n'étaient pas tombés dans l'Ariège, périrent dans les faubourgs de Toulouse. Les Allemands concentrés dans la capitale rose ne voulaient pas quitter la France sans faire encore plus de mal.

Toulouse libre, on se saoula avec les petites de la ville rose et on sauta dans les Tractions Citroën peintes des trois lettres FFI¹ si fières. On se mit à poursuivre les fanatiques de la division S.S. Das Reich. Ils avaient exterminé tout le village à Oradour Sur Glane dès l'annonce du débarquement. Ils avaient aussi perpétré des tueries de masse à Tulle et dans les villages de Saint-Sixte, Caudecoste et Dunes, non loin de Montauban. Mais les Tractions n'arrivèrent pas assez vite pour rattraper les Waffen S.S. et venger tous ces pauvres

1 Forces Françaises de l'Intérieur

gens. La division Das Reich continua à faire des dégâts terribles en Normandie, dans les Ardennes pour finir par se faire pulvériser par les alliés, dans la région de Budapest. Heureusement, peut-être, que les Tractions des F.F.I. ne l'avaient jamais rattrapée cette sinistre division.

Marcel était révolté, immobile et transi sur son fauteuil roulant. Il a connu les bruits de bottes dans l'Ariège et dans les rues de Toulouse. Les balles qui sifflent. Les copains qui tombent. Il a été en face de la bête. Il a vu des reportages sur des cimetières juifs ou musulmans, profanés par des croix gammées. Il a entendu parler de cet esprit nationaliste qui monte dans les villes et les campagnes. Marcel savait que ceux qui se disaient patriotes et nationalistes mentaient. On ne peut pas être les deux à la fois. Quand tu es patriote, tu aimes ton pays. Quand tu es nationaliste, tu n'aimes aucun pays, même pas le tien. Les nazis n'aimaient que les nazis. Ils n'aimaient pas l'Allemagne, sinon ils ne lui auraient jamais infligé ça. Marcel savait tout ça. Et il s'étranglait de voir que le défilé de fachos à Lyon ne choquait personne. Quand certains s'indignaient, on les disqualifiait en les traitant de gauchistes, wokistes, antifas et anarchistes. Les uniformes noirs reviennent et personne ne bouge. Une larme coula sur la joue glacée de Marcel. Il se souvint de ses copains morts pour chasser la bête. Des garçons de dix-sept ans, qui auraient préféré s'occuper de leurs brebis, de leur maïs et de leur petite, plutôt que de clamser Quai de Tounis ou Rue Pargaminières.

- Tu as vu ce défilé d'extrême droite à Lyon dans ton téléphone ? demanda-t-il à Fanny qui poussait religieusement son fauteuil sur le petit sentier bucolique qui encerclait le parc de la clinique.

Il s'était concentré pour conserver une diction claire malgré ses difficultés physiques et le froid qui engourdisait tout son corps. Et il avait gardé de la force pour analyser la réponse de la jeune fille. Elle mit un certain temps à répondre. Marcel se dit qu'elle n'avait pas dû comprendre l'adjonction des mots défilé, d'habitude connoté mode et vêtements, associés à la notion floue d'extrême droite. Il lui laissa le temps de demander à son téléphone ce qu'il en pensait.

- Heu, fit Fanny, un peu étonnée par cette question du fond des temps. Je ne m'intéresse pas trop à la politique, Monsieur Piquemal. Je n'y comprends rien.

- Mais, tu as entendu parler d'Hitler quand même. La Shoah, les S.S., Oradour sur Glane ? Le débarquement.

- Hitler, oui, répondit la jeune femme. C'est le dictateur allemand. Il est dans les films que regarde mon père. Il est mort il y a très longtemps. Pas mon père, Hitler.

Marcel Piquemal eut envie de crier. On ne l'écouterait pas, on ne l'écoutait plus. Lui le vieux sénile qui radotait en noir et blanc. Il les voyait revenir les chiens, au vu et au su de tout le monde. Ceux-là parlaient français en plus. Ils étaient français. Ils passaient à la télé, entre un but de Griezmann et la publicité débile pour le régime où on te livre un repas de merde dans ta boîte à lettres. Les trois informations avaient la même importance, elles étaient traitées au même niveau. Nom de Dieu, si tu veux perdre du cul ou du bide, va passer un hiver là-haut, à Beille, ou va rosser ces molosses écervelés à Lyon et ailleurs. Mais personne n'était vivant dans ce monde ? Personne ne voit que le défilé de Lyon et le troisième Reich ont un lien ? Le troisième Reich n'est pas la saison trois d'une série à la télé. Lyon, c'est là qu'est mort Jean Moulin. Marcel s'étouffe de rage. À quoi ça a servi alors la mort de la moitié des hommes de son village d'Aston ? Et ceux de Tarascon ? Et ceux de Luzenac ? Massat, Mérens ? Léon qui a rendu l'âme place Esquirol, en plein centre de Toulouse. Pour rien ? Et André qui a fini les tripes répandues sur les quais de la Daurade ? En vain ?

Marcel suffoque. La colère tourne à la furie dans son vieux corps. Ses mains tremblent et son cœur tape dans ses tempes. Ils auraient fait tout ça pour rien alors ? Tout ça pour que deux générations plus tard, la bête immonde revienne et n'ait en face d'elle que des décérébrés incultes, les yeux greffés sur un écran ridicule, des insignifiants, incapables de vivre dans la vraie vie, des insouciantes inutiles confondant Göring et l'arrière droit de Barcelone.

- C'est chouette, dit Fanny en interrompant les pensées de Marcel, si l'extrême droite est élue, ils vont augmenter les salaires des aides-soignantes. En vrai, on va peut-être pouvoir louer un appart à Saint-Orens avec Kylian.

L'estocade. Marcel n'avait plus aucun poids dans la vie. Même plus le poids de son corps, juste le poids de l'argent dématérialisé que ses enfants payaient pour sa place dans la clinique. Un poids

remboursé par la sécu. Rien d'autre. Il n'était plus en mesure de se connecter à la Terre, il n'en faisait plus partie. Il assistait, paralysé, au déclin du monde pour lequel il avait combattu. Au déclin de sa vie. Prisonnier dans son corps. Même s'il parlait, personne ne l'écouterait. Ni Fanny, ni même ses enfants qui avaient d'autres priorités que le retour des S.S. Ceux-là marchaient au milieu de nous, ils ne parlaient plus allemand. Et ils allaient augmenter les salaires... Les cerveaux avaient été lavés, les cours d'histoire édulcorés de leur réalité, le monde bêtifié par ceux qui parlaient fort contre ceux qui pensaient bien.

Le déclin était en marche. La seule branche à laquelle se raccrocher était une peste brune ressurgissant des tréfonds de l'Histoire. Fanny et d'autres, par ignorance, par intérêt, attiré du pouvoir, par désespoir, par manque de légitimité dans ce monde grouillant et comptable, s'accrocheraient à cette branche et feraient grossir l'arbre jusqu'à ce que plus rien ne pousse sous ses feuilles acides. Marcel Piquemal ne parvenait plus à sortir le moindre mot. Trop fatigué. Épuisé par cette si longue vie et la faiblesse toute récente de son cœur de quatre-vingt-quatorze ans. Il essaya de demander à Fanny de téléphoner aux gendarmes. En vain, Fanny ne comprit pas. Rien n'était sorti de sa bouche que des bêlements bégayés. Plus rien ne sortait de son corps, à part de la merde que les aides-soignantes nettoyaient tous les matins, tandis qu'il regardait le monde s'écrouler à la télévision. La vieillesse est un naufrage avait dit De Gaulle. Rien de plus exact. Ton cerveau fonctionne mais ton corps ne suit plus. Chez certains c'était le contraire. Comment faire pour contacter ce type, ce gendarme, qui était venu faire une causerie sur la sécurité, devant tous les petits vieux, dans le réfectoire de la clinique ? Les mamies l'auraient bien embauché comme garde du corps personnel. Pourtant, Marcel ne voyait pas ce qu'elles lui trouvaient à ce commandant. D'accord il était bien gaulé mais Marcel se souvenait avoir été bien plus séduisant au même âge. Ça aussi, ça partait en sucette. Comment joindre ce gars ? Un télex ? Une lettre ? Un fax peut-être ou un coup de téléphone ? Comment s'appelait-il déjà ? Poignard. C'est ça. Le commandant Poignard. Sa carte de visite était dans le tiroir du haut dans sa chambre. Il ne s'en

séparait jamais depuis qu'il avait vu ce type. Lui au moins saurait quoi faire.

Cela prit une semaine à Marcel Piquemal pour faire comprendre à Fanny, patiemment, jour après jour, qu'elle accepte de composer le numéro de la caserne de Balma. Une semaine pour prendre des forces et être capable de soutenir une conversation de plusieurs minutes avec l'aide de camp du commandant Poignard puis avec le commandant lui-même. Une semaine pour que les poumons contiennent assez pour parler plusieurs minutes. Au téléphone, le commandant Frédéric Poignard rassura Marcel. Il dit en substance que, tout comme le cancer ou la misère, la bête immonde ne disparaîtrait jamais. Il ajouta que beaucoup d'hommes et de femmes se battaient au quotidien pour qu'elle ne dirige plus jamais le monde. Il dit aussi que lui et son unité étaient plus que jamais engagés sur ce terrain-là, mais que lui, chef d'une équipe de combattants exceptionnels, avait besoin de Marcel pour expliquer à Fanny et à d'autres que la bête se cachait partout autour de nous et que face à elle, il n'y avait que l'intransigeance absolue. Ne rien laisser passer, ne rien tolérer, aucun compromis. C'était la mission du caporal Marcel Piquemal.

Le rendez-vous avec la mort fut encore une fois reporté sine die. Marcel avait une feuille de mission, des ordres clairs du commandant. Lors des promenades avec Fanny dans le parc, le froid se fit moins vif et le nombre de pas réalisés par Marcel augmenta pour, un jour, ne plus avoir besoin du fauteuil roulant. L'accident cardiaque était derrière Marcel. La diction revint, presque aisée, au point que Fanny n'eut plus le loisir de scroller sur son téléphone. Elle se mit à apprécier ce papy qui lui enseignait quelques humanités. Comment reconnaître les oiseaux de mauvais augure sur un écran, ceux qui te manipulent par la peur et noient ta vie dans des torrents de crétinerie. Ce n'est pas parce que c'est écrit que c'est vrai. Arrêter de soigner les immigrés ne permettra pas d'augmenter les salaires des aides-soignantes.

Et tous les matins, pendant qu'on lui lavait son cul merdeux, Marcel Piquemal, tendu comme une culotte de grand-mère, guettait dans le poste, une brève, un indice dans les informations nationales

ou régionales, une phrase sur le bandeau défilant, quelque chose qui parlait de l'unité du commandant Poignard et de la raclée qu'ils s'étaient promis mutuellement de mettre à la bête immonde. Ça ne tarda pas.

[COMMANDEZ CE ROMAN](#)

